

Pervers. Analyse d'un concept suivi de Sade à Rome de Pierre-Henri Castel

Nicholas Cotton Lizotte

Insurrections
Numéro 253, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Spirale magazine culturel inc.

ISSN
0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cotton Lizotte, N. (2015). Compte rendu de [*Pervers. Analyse d'un concept suivi de Sade à Rome* de Pierre-Henri Castel]. *Spirale*,(253), 59–60.

Une logique du pire

PAR NICHOLAS COTTON LIZOTTE

PERVERS. ANALYSE D'UN CONCEPT suivi de **SADE À ROME**
de Pierre-Henri Castel
Éditions Ithaque, 144 p.

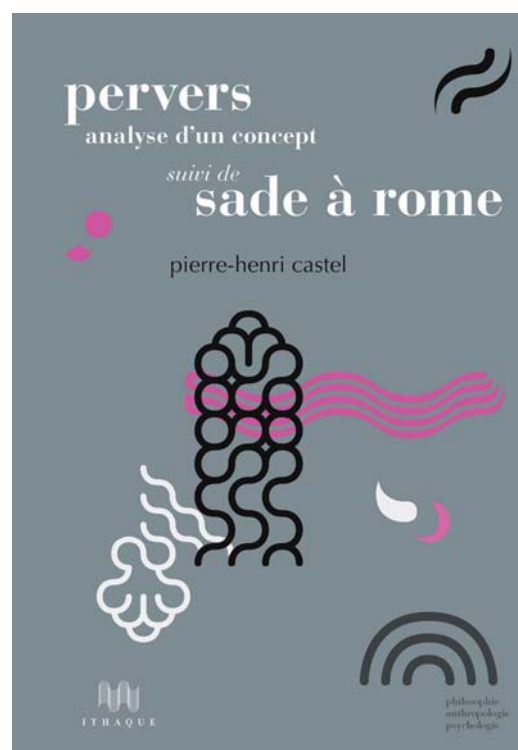
Les deux essais réunis par le psychanalyste Pierre-Henri Castel, aussi directeur de recherches au CNRS, naissent d'une consternation affirmée et revendiquée devant la « *niaiserie* » de ce qui se dit et se répète de la figure du *per-vers*, devant la « *pauvreté débilante* » de ceux qui pensent la notion. Cette suite aux *Âmes scrupuleuses* (2011) et à *La fin des coupables* (2012) constitue l'ultime opus (inopiné) d'un cycle consacré à une anthropologie moderne du Mal (obsessions et contraintes intérieures). Ici, le premier essai est une étude rigoureuse des implications logiques et sémantiques du prédicat « pervers » alors que le second milite pour le retour à une lecture philosophique de Sade. Les deux *traités*, l'un volontairement analytique et l'autre plus interprétatif, se rejoignent dans une arabesque périlleuse où la possibilité bien réelle d'un mal pervers, c'est-à-dire selon l'auteur « *pire que mal* », se confirme dans une fiction qui n'en est pas tout à fait une.

L'approche de Castel se distingue ainsi de celles qui répètent depuis trop longtemps que la perversion est avant tout une *perversion sexuelle*, voire une déviance biologique. Au contraire, la question nous invite à réfléchir le Mal lui-même, non pas les petits maux, mais celui qui justifie l'emploi de la majuscule. Il ne s'agit pas en effet de considérer le terme « pervers » comme un simple adjectif (ce qui ferait du concept une *propriété* ou une *disposition*), mais comme un adverbe « *modalisant des actes moraux* ». Si Castel veut s'en dissocier, c'est au profit de la question de la perversité – entendue comme volonté consciente de mal agir – qui l'intéresse davantage et le

rapproche en partie de la démarche tout aussi hétérodoxe de Robert J. Stoller (*La perversion*, 1978).

PIRE QUE MAL

Le problème du Mal, tout comme celui du pervers, aurait été mal posé et depuis il s'enlise, captif de réflexions abusives sur l'*irrationnel*, la *folie*, l'*imperfection* et la *tromperie* avec lesquels on l'associe à tort. Selon Castel, et il serait difficile de ne pas lui donner raison, « *la notion de perversion est, de l'avis général, passablement embrouillée.* » Le premier essai procède donc à une analyse conceptuelle et méthodique des usages ordinaires et savants du prédicat « pervers » et vise précisément à contrer un certain relativisme voulant que chaque époque et chaque individu aie sa propre définition de ce qui est pervers. Mais que disons-nous *au juste* quand nous affirmons spontanément « *quel pervers!* » ou quand nous disons qu'une telle personne a agi « *perversement* » ? L'étude patiente des usages consacrés (rationnels ou non) du vocable et de ses dérivés conduit Castel à conclure que le lien qui unit le mot au mal est *qualitatif* plutôt que *quantitatif*. À l'évidence, c'est moins le nombre de crimes qui fait du méchant – ou même du très méchant – un « pervers » que la surenchère dans son intention de produire le mal pour le mal. Vouloir se rendre jusqu'au plus



haut degré (superlatif) du mal possible et surtout *imaginable*, voilà ce qui distingue le pervers du méchant. C'est en ce sens que l'auteur propose l'équation sémantique « *pervers = pire que mal* », proposition syntagmatique dont il assume et résout, un peu rapidement d'ailleurs, toute la complexité grammaticale.

À ceux qui n'admettraient pas aisément la possibilité d'une gradation dans le mal, Castel recommande une relecture de Kant qui reconnaît, lui, la possibilité d'une « *grandeur négative* » dans l'échelle du mal. Ne pas donner aux nécessaires est un mal *par privation*,

mais il y a pire, suggère Kant : l'extorquer serait un mal *plus grand encore*, une sorte de « *donner négatif* » (*Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, 1763). En outre, si l'on admet facilement que des actes outrepassent le simple devoir moral (sauver quelqu'un au péril de sa vie, par exemple), l'auteur comprend mal pourquoi on accepterait si difficilement la possibilité d'actes *antirogatoires*, un néologisme qu'il invente pour l'opposer aux actes surrogatoires (mieux que bien). C'est de cette façon qu'il faut comprendre la différence *qualitative* entre actes *méchants* et *antirogatoires* : « *les premiers violent la règle morale, les seconds s'appuient sur elle pour produire des transgressions inédites.* »

CASTEL AVEC SADE

Dans le second essai, l'auteur reconnaît plus d'une fois sa dette envers Lacan qui, le premier peut-être, propose de voir une dimension profondément intersubjective à la perversion (« Kant avec Sade », 1963). Seulement, le sujet lacanien ressemble trop souvent « *aux individus dépeints par les cliniciens classiques de la perversion-maladie mentale* » et se bute par conséquent aux écueils de la psychiatrie et de la criminologie qui ont plusieurs fois démontré leurs limites. En plus de son analyse logico-grammaticale (la démarche se réclame de Wittgenstein), le premier essai voulait justement montrer que la perversion se conçoit d'abord comme la « *manipulation de la vulnérabilité d'autrui* », d'où sa dimension éminemment intersubjective. Le pervers serait celui qui tire une satisfaction au mal inoculé à l'autre. À ce titre, Castel distinguait clairement celui qui *fait* le mal (acteur) de celui qui l'*organise* et en jouit (agent). Seule une nouvelle lecture de Sade permet de voir qu'au-delà de sa prétendue extravagance, le pervers des pervers touche au cœur du « *problème du mal en le transformant en solution* ».

Sade à Rome est une lecture délibérément herméneutique de *Juliette, ou les prospérités du vice* et, en premier lieu, du discours du pape Braschi (Pie VI). Castel veut y réhabiliter le Sade-philosophe depuis trop longtemps éclipsé par les lectures « littéraires » et traditionnelles, de Klossowski à Deleuze. Il s'oppose à l'hégémonie de ces lectures

(évoquées plus que commentées) qui font du célèbre Marquis un anti-philosophe. S'il admet à Sade un indéniable « *talent de plume* », cela ne devrait à aucun moment occulter le philosophe de génie. La question se pose toutefois, Sade n'a-t-il jamais été considéré que *comme* un philosophe ? Il est rare en effet, même dans les milieux littéraires, que l'on aborde Sade en faisant l'économie du projet, des idées, du *système* philosophique qui a toujours eu quelque chose à dire sur *notre* monde.

Derrière les passages « *érotiques et cruels* », propose Castel, c'est dans les « *prétendues digressions* » que s'élabore une ineffable ontologie du mal qui pousserait à ses extrêmes conséquences la réalité d'un univers pervers. D'une logique impeccable, l'ontologie sadienne dont le mouvement tend asymptotiquement vers le pire du pire ne devrait pas se réduire au « *dispositif littéraire* » au moyen duquel elle se présente : « *Sade rappelle par là qu'un philosophe ne parle pas aux hommes réels, mais aux hommes possibles et plus qu'à tous les autres, à ceux qui lui survivront.* » L'imagination a assurément un rôle très important à jouer : est pire que mal ce qui, pour ainsi dire, la *dépasse*. À ce sujet, il faudrait montrer que Castel hérite silencieusement d'une tradition qui remonte au moins à Edgar Poe¹... un autre littéraire.

Quant à cette « *vérité ontologique* », ce serait celle d'une insurmontable *asymétrie* dans les relations intersubjectives et non pas, comme on l'a souvent fait dire à Sade, celle d'une égalité ou d'une indifférence généralisée (Rey-Flaud, *Le Démenti pervers*, 2002). On a érigé Sade en provocateur confiant et du coup on l'a ravi aux philosophes. Selon cette lecture « *littéraire* » (c'est Castel qui insiste), Sade ne croirait pas, au fond, à ce qu'il écrit. Il ne proposerait aucune thèse, seulement un ensemble de « *procédés plus ou moins répétitifs de renversement dans le contraire à des fins satiriques* ». Le monde de Sade est, pourtant, un monde tout à fait possible.

LE FIL À RETORDRE

Si la position de Castel a de quoi surprendre, rappelons qu'elle s'élabore contre ce qu'on peut lire ailleurs. Citons

par exemple Élisabeth Roudinesco, qui explique dans *La part obscure de nous-mêmes* (2007) que l'imaginaire de Sade n'a jamais supporté le réel d'un événement : « *celui qui dans ses livres préconisait supplices et meurtres de toutes sortes [...] avait en horreur l'idée même d'une possible institutionnalisation du crime* ». Dès les premières pages de son livre, Castel se moque d'ailleurs de la vision simpliste de Roudinesco qui réduit la perversion à une « *part obscure de nous-mêmes* ». Il n'hésite pas à accuser son entreprise « *confuse* » de « *glissement métaphorique* » et à la réduire au « *commentaire culturel* ». Castel montre plutôt, méthodiquement bien que rapidement, qu'avec Sade ce n'est pas le mal qui est réel, mais le réel qui est le mal.

Sans égard pour les lectures apaisantes ou rassurantes de Sade, c'est-à-dire à l'encontre de toute lecture où la « *fiction* » supplanterait la « *philosophie* » (étrange axiomatique à laquelle il tient), Castel fait le pari d'une lecture forte des propositions sadiennes. Remarquons-le à sa défense, il ne s'intéresse pas aux « *effets de vérité* » de ces théories mais à leur *plausibilité*, le mot est de lui. S'il n'existe peut-être pas de « *véritable pervers* » – car qui pousse jusqu'à sa limite la logique du pire ? – et si Sade lui-même n'est pas aussi pervers qu'il ne le voudrait, il ne faut pas se méprendre sur la valeur heuristique et philosophique de ce texte, rendue possible en fin de compte par la fiction. Sade donne l'exemple d'un monde cohérent et surtout possible où la recherche du mal est une recherche du « *pire que mal* ».

Quant à Castel lui-même, il se défend bien de nous offrir la « *démonstration dogmatique* » dans laquelle on pourrait par moments lui reprocher de tomber et veut seulement donner du fil à retordre à ses « *ennemis* ». Rien n'est moins pervers et toute cette perversité se révèle ainsi dans un aveu : « *Je serai juste content, dit-il, d'avoir rendu difficile à l'adversaire qui refuserait cette équation [pervers = pire que mal] de détricoter fil à fil le réseau d'intuitions et de raisonnements que j'ai mis au jour en sa faveur.* » ┘

1. On pense à *The Imp of the Perverse* (1845), mais surtout au *Poetic Principle* (1850) et à *Marginalia* (1844).